

a mère en quel état il était tombé, il ne se désespéra point, comme remarque saint Chrysostôme, qui admire en cela le grand courage de ce prince, et sa grande confiance en Dieu; mais dès qu'il reconnut sa faute, il travailla sans s'inquiéter à la réparer le mieux qu'il lui fut possible par une pénitence qui dura autant que sa vie, et qui a fait dire à saint Ambroise, que plusieurs imitent David dans son péché, mais que peu l'imitent dans sa pénitence.

FIGURE 105. *Mort d'Amnon.* 2. Rois 13.

(L'an du monde 2972, avant J.-C. 1032.)

Dieu ayant fait rentrer David en lui-même par les avertissements de Nathan, lui fit bien voir, par la manière dont il le traita ensuite, que la plus grande grâce qu'il puisse faire aux pécheurs est de ne les point épargner; car premièrement il frappa de mort l'enfant qui était né de son adultère, sans que ses larmes ni ses jeûnes pussent changer l'arrêt de Dieu. Son fils Amnon ensuite commit un inceste avec Thamar sa sœur, feignant d'être malade, et la pria de venir lui préparer à manger. (1) Absalon, irrité de cet outrage commis contre sa propre sœur, et qui était de la même mère, résolut de tuer Amnon. Il attendit deux ans après, et prit l'occasion d'un festin qu'il fit à tous ses frères un jour de réjouissance, au milieu duquel il le fit assassiner. S'étant éloigné de la cour après ce fratricide dont il voulut satisfaire sa vengeance particulière, et que Dieu fit servir à sa vengeance contre David, il usa ensuite de tant d'adresse, qu'au bout de trois ans (2) David lui permit de revenir à Jérusalem. Ce rappel du fils fut presque la perte du père, car dès que ce fils ingrat se vit bien avec son père, il commença d'entreprendre contre son royaume et contre sa vie. (3) Il gagna d'abord l'affection du peuple, et se rendant populaire avec tous ceux qui venaient devant David pour terminer leurs différends, il leur faisait espérer que, s'il était roi, il saurait bien leur rendre justice. Ayant donc ainsi travaillé durant quatre ans (4) à s'établir et à attirer beaucoup de monde dans son parti, il demanda à David la permission d'aller en Hébron, sous prétexte d'un vœu qu'il avait fait pendant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé (5), il se fit tout d'un coup déclarer roi. Quand David l'eut su, il se vit obligé, étant âgé de plus de 60 ans, de sortir à pied de Jérusalem, n'ayant que les gens de guerre qui étaient auprès de sa personne. Il passa le torrent de Cédron, et pleura en montant la montagne des Oliviers, où il figura par avance ce

(1) L'an du monde 2974, avant J.-C. 1030. — (2) L'an du monde 2977. — (3) L'an du monde 2979. — (4) L'an du monde 2980. — (5) L'an du monde 2081.

qui devait arriver un jour au véritable David. Il souffrit dans cet état, avec une humilité prodigieuse, les insultes de Sémei, qui le maudissait et qui lui jetait des pierres: et considérant cette révolte de son sujet comme l'image de sa révolte contre Dieu, il la regarda comme un effet de la justice de Dieu sur lui, et il reçut toutes ces injures avec la même soumission que si Dieu eût commandé à cet homme de les lui dire. Cependant Absalon étant entré en triomphe dans Jérusalem, commença, selon le conseil d'Achitophel, de violer publiquement les femmes de son père. C'est ce que Nathan avait prédit à David; et ce prince pénitent reconnu par sa propre expérience, que quand un homme se soulève contre Dieu, toutes les créatures se soulèvent en même temps contre lui pour venger Dieu de l'injure qu'on lui a faite. Ainsi il vit sa faute punie par le désordre de toute sa famille, par l'outrage de Thamar, par la mort d'Amnon, par l'attentat d'Absalon contre lui-même, par l'abandonnement de ses amis, par la révolte de ses sujets, par les insultes d'un homme insolent; et enfin par les périls d'une mort toujours présente, qu'il n'évita que par une fuite honteuse, accompagnée de tant d'extrémités qu'il n'y avait que la vue de Dieu et l'espérance de pouvoir l'apaiser par tous ces maux, qui put le soutenir dans un état si déplorable. Cet exemple nous fait bien voir la vérité de cette parole de saint Augustin, qu'étant pécheurs, si nous voulons nous réconcilier avec Dieu, nous devons nous punir nous-mêmes, et recevoir volontairement tous les maux ou intérieurs ou extérieurs qu'il lui plaît de nous envoyer, parce que tôt ou tard, en ce monde ou en l'autre, le péché ne peut demeurer impuni, et qu'il faut qu'en quelque manière que ce soit, la mesure de la justice de Dieu soit remplie.

FIGURE 106. *Mort d'Absalon.* 2. Rois 13.

(La même année 2981, avant J.-C. 1023.)

Absalon étant maître de Jérusalem, délibéra sur les moyens de perdre le roi. Il fit assembler son conseil, Achitophel, qui en était le plus habile, fut d'avis de poursuivre promptement David, pendant que ses troupes étaient en désordre; mais Dieu ruina heureusement ce conseil, qui eût été sans doute la perte de ce roi fugitif, et Chusai, qui était secrètement d'intelligence avec David, ayant été appelé par Absalon, dit que pour cette fois le conseil d'Achitophel n'était pas bon. Il représenta quel danger c'était que de poursuivre des gens désespérés, et que dans ces commencements où les esprits étaient encore dans l'irrésolution, il ne fal-

lait que tuer un petit nombre de soldats d'Absalon pour faire croire que toute son armée aurait été défaite, ce qui jetterait l'épouvante dans son parti. Son conseil donc prévalut, ce qui irrita de telle sorte le superbe Achitophel, qu'il alla chez lui aussitôt et se pendit. Chusai fit promptement avertir David de passer le Jourdain, et qu'on était prêt à le poursuivre. David le fit, et rassemblant tout ce qu'il avait de monde, il se prépara à une bataille. Il voulut y aller en personne, mais on ne voulut pas le souffrir, et en se retirant, il commanda expressément à Joab et aux autres officiers, en présence de toute l'armée, qu'on épargnât Absalon. Les deux armées étant aux mains, celle d'Absalon, quoiqu'incomparablement la plus nombreuse, fut battue. Il s'en fit un grand carnage, et vingt mille de ses gens demeurèrent sur la place. Absalon lui-même chercha son salut dans la fuite, et lorsque sa mule passa sous un chêne fort épais et fort touffu, ses cheveux qui étaient extraordinairement grands, s'embarrassèrent dans les branches, et la mule continuant toujours de courir, il demeura suspendu par les cheveux, sans pouvoir se dégager. On vint en donner avis à Joab qui se fâcha qu'on ne l'eut pas tué, et qu'on se fut arrêté aux prières que David avait faites de l'épargner. Et ne trouvant personne assez hardi pour mettre la main sur le fils du roi, lui-même se fit mener où il était, lui perça le cœur de trois dards, et fit sonner aussitôt la retraite, afin de terminer le combat, et d'épargner le reste du peuple. Cette nouvelle fut au moment même portée à David, qui n'était en peine que de son fils Absalon. Et dès qu'il en sut la mort, il changea en deuil toute la joie de sa victoire. Joab étant offensé que le roi prit si peu de part à l'heureux succès de ses armes, lui reprocha avec beaucoup de liberté, et même avec les menaces de l'abandonner, qu'il aimait ceux qui le haïssaient, qu'il haïssait ceux qui l'aimaient, et il l'obligea malgré lui de se faire voir au peuple. Mais sa douleur ne cessa pas pour cela, et il devint ainsi aux pères du corps, et encore plus à ceux de l'âme, un grand exemple qui leur fait voir jusqu'où doit aller l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs enfants; puisqu'il oubliait l'outrage avec lequel ce fils dénaturé avait déshonoré ses propres femmes, et la fureur avec laquelle il animait tous ses sujets à sa perte, pour se souvenir seulement qu'il était son fils, et pour pleurer dans la mort de son corps la perte éternelle de son âme.

FIGURE 107. Mort de Séba. 2. Rois 20.

(L'an du monde 2961.)

Aussitôt après la mort d'Absalon, les principaux de son armée

reconnaissant leur faute, se hâtèrent de la réparer en jurant à David une éternelle obéissance. Ceux qui s'étaient les plus déclarés contre ce prince dans sa disgrâce, témoignèrent le plus d'empressement à lui en demander pardon. Sémeï, qui voyait ce que ses insultes passées pouvaient lui attirer, vint se jeter à ses pieds et s'accuser de sa faute; et comme ceux qui étaient présents ne pouvaient souffrir qu'on pardonnât à un si méchant homme, et qu'ils pressaient le roi de leur permettre de le tuer, David dit qu'il ne voulait point souffrir qu'on souillât la victoire que Dieu lui avait donnée par le meurtre d'aucun homme. Miphiboseth, fils de Jonathas, vint aussi trouver David, mais dans un état fort lugubre. Il lui dit de quelle manière son serviteur Séba l'avait surpris lorsqu'il sortit de Jérusalem pour fuir Absalon. Ce lâche domestique vint trouver le roi avec quelques chevaux chargés de présents, et lui dit que Miphiboseth, son maître, était demeuré à Jérusalem dans l'espérance que ce trouble lui pourrait rendre la couronne de Saül, son grand-père. David crut trop légèrement ce calomniateur, et lui donna par avance tous les biens de Miphiboseth. Mais ce qui est encore plus surprenant en ce saint roi, c'est que, par un exemple redoutable à tous les rois, après avoir entendu la justification de Miphiboseth, qui reprochait à Séba son imposture, il se contenta de donner à ce prince la moitié de son bien, et laissa l'autre à cet imposteur. Tout le royaume allait donc être paisible, si un esprit remuant ne l'eut jeté dans de nouveaux troubles. Séba, homme factieux, sonna insolemment de la trompette au milieu du peuple, en criant qu'il n'aurait jamais de part avec David; et il sépara de lui les dix tribus d'Israël, qui suivirent ce séditieux, la tribu de Juda demeurant toujours fidèle à son véritable prince. David craignit ce nouveau désordre, et prévoyant qu'il pourrait avoir encore de plus dangereuses suites que la révolte d'Absalon, il résolut de l'étouffer dès sa naissance, et fit poursuivre vigoureusement Séba qui s'enfuyait, et s'enferma dans la ville d'Abéla. Joab aussitôt assiégea la ville qui était en danger de périr, si la sagesse d'une femme ne l'eût délivrée de ce péril; car ayant demandé à Joab du haut des murailles pourquoi il venait les assiéger de cette sorte, et Joab ayant témoigné qu'il ne demandait que Séba, qui s'était révolté contre David, elle assembla tout le peuple de la ville, et leur persuada de jeter la tête de Séba du haut des murailles. Ainsi la mort d'un seul homme donna la paix à toute une ville et à un royaume. Joab rendit alors un grand service à David, mais il fut proprement l'image de ces serviteurs ambitieux qui ne craignent point d'exposer leur vie dans une bataille, et qui exécutent sou-

vent avec un grand courage les ordres des princes ; mais qui témoignent en d'autres rencontres qu'ils ne cherchent que leur intérêt et leur propre gloire ; car il assassina d'abord Abner, prince du sang de Saül, contre la volonté de David qui en fut percé de douleur. Il tua ensuite Absalon, fils du roi, contre la défense expresse de David, et il assassina aussitôt après Amasa, à qui David avait voulu donner le commandement de son armée ; pour punir Joab de ce qu'il avait tué son fils Absalon. David souffrit tout le reste de sa vie ce serviteur insolent, coupable de ces trois meurtres, jugeant en lui-même, par un sentiment de pénitence, qu'il était bien juste qu'il souffrit qu'un sujet lui insultât avec tant d'audace, et qu'il commandât malgré lui toutes ses armées, puisqu'il s'était lui-même révolté contre Dieu, par un double crime, après en avoir été comblé de tant de grâces, et de tant de gloire.

FIGURE 108. *Fléau de la peste. 2. Rois 24.*

(L'an du monde 2988, avant J.-C. 1016, David ayant déjà 68 ans.)

A peine David respirait des troubles que Dieu avait excités en tant de manières dans sa maison et dans son royaume, pour le punir des péchés qu'il avait commis, que la paix qu'il commençait à goûter fut cause encore qu'il retomba dans un autre, et qu'il fit voir, par son exemple, que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, et qu'il est exposé à des tentations et à des chutes toujours nouvelles. Une passion impure l'emporta la première fois ; mais il se laissa séduire en cette occasion par la vanité, qui est toujours à craindre aux plus parfaits, et il voulut, par un mouvement d'orgueil, faire le dénombrement de tout son peuple. Ses serviteurs s'y opposèrent d'abord, et lui dirent qu'il suffisait de prier Dieu d'augmenter son peuple de plus en plus, sans se mettre en peine de savoir si particulièrement quel en pouvait être le nombre. Mais le roi le leur ayant commandé absolument, ils furent dix mois à courir la Judée, et ils trouvèrent dans Israël huit cent mille hommes portant armes, et cinq cent mille hommes dans la seule tribu de Juda. David reconnut enfin cette faute, et il n'eut point besoin ici, comme la première fois, qu'un prophète vint ouvrir ses yeux. Il confessa lui-même son péché, et conjura Dieu de le lui pardonner encore. Lorsqu'il était dans une humilité profonde, sans se souvenir qu'il était roi, que pour gémir de cette dignité qui l'avait porté à ce péché, Dieu lui envoya son prophète Gad, non pour lui dire qu'il lui pardonnait sa faute sans la punir, mais pour lui donner à choisir lui-même

laquelle de ces trois punitions il aimait le mieux, ou d'une famine de sept ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. David, dans un choix si affligeant, se détermina à la peste, qui dans les trois jours marqués emporta septante mille hommes. Ce que David fit pendant cette plaie est un grand exemple pour les rois de la tendresse qu'ils doivent avoir pour leurs peuples, et apprend bien aux pasteurs de l'Église comment ils doivent s'offrir à Dieu comme une victime pour les âmes dont ils sont chargés ; car ce prince se regardant comme la cause des maux que souffrait son peuple, jeta vers Dieu des soupirs ardents : C'est moi, dit-il, qui ai péché ; c'est moi qui ai fait une injustice ; qu'ont fait ces brebis que vous frappez ? Tournez plutôt votre fureur contre moi et contre toute ma maison. Dieu enfin s'apaisa, et fit cesser cette plaie. Il commanda à l'ange exterminateur de s'arrêter ; et il apprit par cet exemple, comme remarquent les saints Pères, qu'il sait se venger sur les peuples des péchés de ceux qui les conduisent, comme il s'apaise souvent, lorsque les pasteurs ont soin de détourner sa fureur et d'attirer ses miséricordes sur les personnes qu'il leur a soumises.

FIGURE 109. *Salomon roi. 3. Rois 1.*

(L'an du monde 2989, avant J.-C. 1015, David étant âgé de 70 ans, et Salomon de 18 ans.)

La fin de la vie de David approchant, sa vieillesse donna lieu à ses enfants de se brouiller, par le désir qu'ils avaient de s'emparer de son royaume après sa mort. Mais lorsque tout le monde était en suspens pour savoir qui serait son successeur, Adonias, l'aîné de tous les enfants de David après Absalon qui était mort, ne put attendre la mort de son père ; et, dans l'impatience de régner, il fit un festin magnifique où il invita tous les grands qu'il avait insensiblement gagnés, afin qu'au milieu du festin ils le déclarassent roi. Lorsque le jour pris pour cette conjuration fut arrivé, le prophète Nathan, instruit de ce qui se passait, et qui savait que Dieu avait résolu de faire régner Salomon après David, vint trouver Bethsabée pour la porter à aller parler au roi, afin de l'informer de l'entreprise d'Adonias, et de le faire souvenir de la promesse qu'il lui avait faite, de laisser son royaume à Salomon. Nathan entra lorsque Bethsabée parlait encore à David, et lui demanda si c'était par son ordre qu'on déclarait Adonias roi. David ne différa pas davantage, et ordonna sur l'heure qu'on allât sacrer Salomon, et qu'on le fit asseoir sur le trône. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue de tous côtés, intimida de telle sorte tous ceux qui étaient avec Adonias, que leur assemblée fut

toute dissipée, et qu'Adonias lui-même ne chercha plus qu'à sauver sa vie en tenant les cornes de l'autel. Salomon promit néanmoins de ne lui rien faire, pourvu qu'il demeurât en repos. Environ six mois après, Dieu tira David de ce monde, après avoir donné à Salomon les avis qu'il lui croyait nécessaires, et les ordres qu'il devait exécuter. Adonias ensuite fit demander Abisag pour l'épouser. C'était une jeune fille d'une beauté et d'une vertu rares, que l'on avait choisie dans tout Israël pour servir David dans sa grande vieillesse. Mais Salomon pénétra son dessein qu'il crut dangereux, et le fit mourir. Il fit aussi mourir Joab, général de l'armée de David, par le commandement que son père lui en laissa en mourant. Il fit la même chose à Semeï, qui avait chargé David de tant d'outrages lorsqu'il fuyait son fils Absalon. Il l'avait traité d'abord avec douceur, et il s'était contenté de lui ordonner de ne plus sortir de Jérusalem sous peine de la vie. Mais trois ans après, deux esclaves s'étant enfuis, il monta à cheval pour les poursuivre, ce qui ayant été rapporté à Salomon, il le fit mourir. Salomon se voyant si heureusement établi dans son royaume, rechercha l'alliance du roi d'Égypte, dont il épousa la fille.\* Peu de temps après, Dieu lui apparut en songe. Il lui témoigna qu'il l'aimait à cause de David son père, et il lui offrit de lui donner tout ce qu'il lui demanderait. Ce prince considérant qu'il était roi d'un grand peuple, que cette dignité devait être soutenue par une grande prudence; et que, plus elle l'élevait, plus elle l'engageait à de grandes choses, crut que ce qui lui était le plus nécessaire était la sagesse pour bien gouverner ses états. Dieu fut touché d'un choix qui témoignait que ce jeune roi avait déjà ce qu'il demandait. Il lui promit de faire qu'il n'y aurait ni devant ni après lui personne qui l'égalât en sagesse; et pour lui faire voir combien il agréait qu'il eût préféré cette demande aux autres biens, il promit de les lui donner par surcroît, et de le rendre le plus riche et le plus magnifique roi de tous ceux qui l'avaient précédé, et de tous ceux qui devaient le suivre. L'exemple de ce jeune prince apprend aux rois chrétiens à estimer peu les biens, les honneurs et les plaisirs, et à ne pas établir leur grandeur à disputer de magnificence avec les rois infidèles et idolâtres, dont ils ne sauraient souvent égaler ni la puissance, ni les richesses, mais à mettre leur principale gloire d'être les véritables images du Dieu qu'ils adorent, en se rendant semblables à lui par leur sagesse, qui est pour eux la source de tous les biens, et par leur justice, que le même Salomon appelle l'affermissement de leur trône.

\* L'an du monde 2991, avant J.-C. 1013, de l'âge de Salomon le 20, de son règne le 2.

FIGURE 110. Jugement de Salomon. 3. Rois 2.

(La même année 2991.)

Salomon ayant reçu de Dieu le don de la sagesse, il se présenta aussitôt après une occasion qui le fit paraître dans son éclat, et qui en répandit la réputation dans toute la terre. Deux femmes de mauvaise vie vinrent le trouver pour le prier de juger leur différend. L'une des deux lui dit que lorsqu'elles demeureraient toutes seules dans une même maison, elle y accoucha d'un fils, que trois jours après, l'autre accoucha aussi d'un fils qu'elle étouffa durant la nuit, et que, s'étant levée doucement, elle lui avait pris le sien lorsqu'elle dormait, et avait mis son enfant mort à sa place; que le matin s'étant levée pour donner à téter à son petit, et le trouvant mort, elle le regarda attentivement, et reconnut que ce n'était point son fils. L'autre femme niait fortement ce que la première avait dit, et soutenait que c'était son enfant qui était vivant, et que celui qui était mort était à celle qui lui disputait maintenant le sien. Une affaire si brouillée, sans preuve, sans témoins, qui s'était passée dans la solitude d'un logis et dans le silence de la nuit, eut besoin d'un juge aussi éclairé qu'était Salomon, qui témoigna en cette rencontre qu'il avait, comme il est dit de lui, une connaissance éclairée de toute la nature, non-seulement en ce qui regarde les plantes et les arbres ou les animaux, mais en ce qui regarde même les sentiments les plus cachés d'un cœur humain, et les affections les plus tendres des mères pour leurs enfants. Il se fit apporter une épée, et prononça cet arrêt qui parut bien étrange. L'une dit: cet enfant qui vit est à moi, et l'autre soutient qu'il est à elle; qu'on le divise en deux, et que chacune en ait la moitié. La fausse mère consentit d'abord à ce jugement; mais la véritable sentant toutes ses entrailles émues, conjura le roi de le donner plutôt tout entier à celle qui voulait le lui ravir. Ce fut alors qu'on reconnut véritablement la mère, et qu'on admira l'adresse dont Salomon s'était servi pour la découvrir. Il fit voir la vérité de ce qu'il dit lui-même dans ses proverbes, qu'un roi qui est assis sur son trône, a en quelque sorte l'esprit de divination sur ses lèvres; qu'il est difficile que rien échappe à sa prudence, et qu'il sait parfaitement discerner la vérité d'avec le mensonge. Les saints pères remarquent que la figure de ces deux femmes représente excellentement la différence qui se trouve entre les faux et les véritables pasteurs. Les faux pasteurs accusent les véritables de tuer les âmes, lorsque ce sont eux-mêmes qui les tuent: et ils se servent de cette imposture pour semer des troubles et des divisions dans l'Église.

Les vrais pasteurs, au contraire, ont des entrailles de mère pour les peuples qui leur sont commis. Ils ne cherchent que le salut de leurs enfants et non leur propre gloire; et ils aiment mieux céder à la domination des injustes, qui arrachent d'entre leurs mains les âmes qu'ils nourrissent de la parole de vie, que de souffrir qu'on divise à cause d'eux l'unité du corps et de l'église de Dieu.

FIGURE 111. *Temple de Salomon. 3. Rois 6.*

(L'an du monde 3000, avant l'ère commune de J.-C. 1064 ans.)

Le règne de Salomon fut un règne de paix et de toutes sortes de biens. Les richesses infinies du prince se répandaient sur tous ses sujets, qui vivaient paisiblement, comme dit l'Écriture, chacun à l'ombre de son figuier et de sa vigne; alors on méprisait l'or à cause de son abondance, et l'argent y était comme les pierres. Toute la magnificence des princes qui l'ont suivi n'a point égalé la sienne, et ils pourraient passer pour pauvres et pour de simples particuliers en les comparant à Salomon. Il fallait tous les jours pour la maison de ce roi près de onze muids de fleur de farine et près de vingt-deux muids de farine commune, dix bœufs gras et vingt autres pris des pâturages, cent moutons, outre une multitude infinie de cerfs, de biches, de volailles et de toutes sortes de gibier. Il avait quarante mille chevaux d'attelage, et douze mille chevaux de main, auxquels on distribuait l'orge et la paille avec un ordre incomparable. La paix dont on jouissait alors dans toute la Judée était la cause et la suite de cette fertilité, et elle fit mériter à Salomon le nom de pacifique. C'était cette paix qui lui était nécessaire pour le dessein de bâtir le temple dont David avait fait le projet, et qu'il n'avait pu exécuter à cause de toutes ses guerres. Ce jeune prince appliqua tous ses soins à faire réussir cette entreprise. Il destina trois mille six cents hommes pour veiller sur les ouvriers, quatre-vingt mille personnes pour tailler et couper les pierres dans les montagnes, et soixante et dix mille hommes pour porter sur leurs épaules ce qu'il y avait à porter. Il envoya prier le roi Hiram de lui permettre de faire abattre des cèdres sur le Liban, et il bâtit un temple où Dieu semblait prendre plaisir de faire voir jusqu'où pouvait aller la magnificence des hommes. Ce temple fut commencé la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent qua tre-vingts ans après la sortie d'Égypte, et il fut achevé au commencement de l'année du monde trois mille, justement mille ans avant la naissance du Messie, dont il était la figure. Ainsi Salomon, qui n'avait guère que vingt ans quand il commença cet ouvrage, eut le bonheur d'élever le premier temple sur la terre au

nom et à la gloire du vrai Dieu, et d'achever en peu d'années le plus superbe édifice qui eût été vu jusqu'alors. Trop heureux, dit saint Ambroise, s'il eût eu soin, en élevant un temple à Dieu, de s'affermir tellement dans l'humilité, que son âme eût pu lui être un temple plus agréable que celui qu'il bâtissait. Mais après avoir consacré à Dieu un temple de pierre en sa jeunesse, il profana honteusement en sa vieillesse, comme nous le verrons dans la suite, le temple de son propre corps, et il apprit, par son exemple, à ceux qui comme lui font des présents à Dieu ou à son Église, de ne pas trop s'appuyer sur ces dons, quelque éclatants qu'ils soient aux yeux des hommes, mais de se souvenir que le vrai bonheur de l'homme dans cette vie, comme remarque saint Augustin, est d'être abaissé, et non pas d'être élevé, puisque tout ce que Salomon a fait et possédé de si magnifique, n'a pu empêcher qu'il n'ait été comme accablé sous le poids de sa félicité et de sa gloire.

FIGURE 112. *Mer d'Airain. 3. Rois 7.*

(La même année 3000.)

Le bâtiment du temple de Salomon, quoique si admirable et si mystérieux en lui-même, aurait été imparfait, si ce prince, dont tous les ouvrages étaient des figures, comme lui-même était la figure du véritable Salomon, n'eût accompagné cet édifice saint de tout ce qui était nécessaire au culte de Dieu, et aux cérémonies des sacrifices. Après tant d'ouvrages d'or qu'il fit faire avec une dépense excessive, il fit celui-ci, qui, à cause de sa grandeur monstrueuse, est décrit plus particulièrement dans l'Écriture, et mérite une explication particulière. C'était un vase d'airain extrêmement vaste, qui avait cinq coudées de haut, dix de large, et trente de tour. Il pouvait tenir près de trois cents muids d'eau, pour parler selon nos mesures. Il était appuyé sur douze bœufs d'airain, dont trois regardaient l'orient, trois l'occident, trois le septentrion, et trois le midi. Il était enrichi de toutes sortes d'ornements, de festons, de représentations d'animaux, et de tout ce que les plus excellents ouvriers y avaient pu faire. Salomon mit cette mer dans le temple, où elle servait à purifier les prêtres lorsqu'ils entraient pour exercer les fonctions de leur sacerdoce. Dieu avait donné cet ordre à Moïse, et ce saint prophète avait fait faire autrefois un grand bassin de cuivre, qui était entre le tabernacle et l'autel: afin que les prêtres se lavassent les pieds et les mains lorsqu'ils y entraient et qu'ils en sortaient: c'est ce qui a donné lieu à beaucoup de personnes de croire que, lorsque les prêtres allaient offrir à Dieu leurs encensements, ils n'y allaient que les

pieds nus ; et Dieu leur ordonna de se laver de la sorte, sous peine de mort, voulant, dit l'Écriture que cette loi se gardât éternellement. Il marquait dès-lors bien sensiblement ( tous ces sacrifices n'étant alors que des figures de l'avenir ) quelle pureté il exigeait un jour des ministres de son autel et des prêtres de la loi nouvelle ; car étant difficile, comme remarque saint Grégoire, que vivant parmi les hommes, ils n'aient toujours quelques ordures aux pieds, qui marquent les affections de l'âme, et aux mains, qui en représentent les actions, ils doivent avoir recours aux eaux sacrées de la componction et de l'humilité du cœur, pour avoir toujours l'âme nette, et pour ne s'approcher, s'il est possible, des mystères qui sont redoutables aux anges mêmes qu'avec la pureté des anges.

FIGURE 113. *Dédicace du Temple. 3. Rois 8.*

(L'an du monde 3001, avant l'ère commune de Jésus-Christ 1003.)

Lorsque Salomon eut achevé tout l'édifice du temple, et ce qui était nécessaire pour le culte des sacrifices, il pensa à le dédier, et à transporter l'arche du lieu où David l'avait fait mettre. Pour rendre cette cérémonie plus auguste, il assembla tout son peuple, qui se trouva en foule à cette translation. Salomon marchait lui-même devant l'arche, qui était portée par des prêtres, et il offrit des sacrifices sans nombre. Lorsqu'ils furent arrivés au temple, les prêtres portèrent l'arche dans le sanctuaire, et dans le lieu le plus intérieur qui lui avait été préparé ; et lorsqu'ils en furent sortis, une nuée remplit aussitôt le temple ; de sorte que les prêtres ne pouvaient s'y tenir, ni faire ce qui était de leur charge. Ce prince fut ravi de joie lorsque Dieu témoigna, par cette marque extérieure, qu'il agréait ce lieu qu'il lui avait préparé ; il se mit à genoux devant l'autel, et levant les mains en haut, il invoqua Dieu de tout son cœur. Il s'écria dans la vue de cette majesté si sainte : Est-il donc possible que Dieu veuille habiter sur la terre ? Si le ciel et la terre ne peuvent le contenir, combien moins le pourra cette maison que j'ai bâtie ? Il pria Dieu ensuite de verser ses bénédictions sur son peuple, d'écouter favorablement les prières de ceux qui viendraient en ce temple pour implorer sa miséricorde, et de se laisser fléchir envers ceux qui y confesseraient leurs fautes avec une sincère douleur. Il le conjura que lorsque le peuple se trouverait affligé de ses ennemis, il trouvât dans ce temple un asile assuré contre leurs attaques ; que lorsque les péchés des hommes auraient rendu le ciel comme d'airain et la terre comme le fer, et qu'une longue sécheresse consumerait les hommes par la famine, les prières qu'on lui offrirait dans ce tem-

ple ouvrirent les sources du ciel, et les fissent pleuvoir sur la terre ; il le pria enfin que ses yeux fussent toujours ouverts dans ce lieu saint, pour détourner tous les maux de ceux qui l'y viendraient invoquer, et que ses oreilles fussent toujours attentives à leurs prières. Cette cérémonie dura quinze jours, parce qu'elle se trouva jointe à la fête des tabernacles, qui ajouta encore huit jours à ceux de la dédicace, après lesquels Salomon renvoya tout le peuple, ayant offert dans cette solennité vingt-deux mille bœufs et six-vingt mille brebis. Les saints Pères remarquent que ce que fit Salomon pour ce temple qu'il avait bâti, devait imprimer un profond respect dans tous les chrétiens, lorsqu'ils entrent dans les églises, puisque l'on y possède aujourd'hui la vérité dont les Juifs n'avaient autrefois que l'ombre dans ce temple si superbe, et que quand on ouvrirait les cieux et le ciel des cieux, comme dit admirablement saint Chrysostôme, on n'y trouverait rien de plus grand ni de plus saint que ce qui repose sur nos autels.

FIGURE 114. *Reine de Saba. 3. Rois 10.*

(L'an du monde 3013, avant J.-C. 991.)

Après que Salomon eut bâti à Dieu un temple si magnifique, il se fit bâtir un palais pour lui-même qui dura quinze ans à faire où l'or brillait de toutes parts, et où la magnificence des colonnes et des sculptures attirait les yeux de tout le monde. Tant d'ouvrages si admirables répandirent sa renommée par toute la terre et on courait en foule de tous côtés pour voir un prince que l'on regardait comme la merveille de son siècle. Celle qui témoigna plus de désir de le voir, fut la reine de Saba, qui vint du fond du midi pour reconnaître si tout ce qu'on disait de ce jeune prince était véritable. Elle vint dans un appareil magnifique, et elle apporta à Salomon de riches présents, cent vingt talents d'or, qui font plus de huit millions, des perles très-précieuses, et des parfums tels que l'on n'en avait vus de semblables. Mais après qu'elle eut vu la magnificence de ce roi, la sagesse de ses discours, sa pénétration dans les choses les plus cachées, l'ordre de sa maison et le nombre de ses officiers, elle était toute hors d'elle, dit l'Écriture, et elle dit à ce prince : Je reconnais maintenant que tout ce qu'on m'avait dit de vous et de votre sagesse est véritable. Je ne pouvais croire tout ce que j'en apprenais, et je voulais en être éclaircie de mes propres yeux. Mais ce que je vois passe de beaucoup tout ce qu'on m'en a dit. Heureux ceux qui sont toujours occupés à vous rendre service, et qui écoutent sans cesse la sagesse de vos discours. Cette reine se retira comblée de joie de tout ce

qu'elle avait vu et de tout ce qu'elle avait ouï , et Salomon lui donna des présens beaucoup plus précieux que n'étaient ceux qu'elle lui avait offerts. Les saints Pères ont dit que cette princesse figurait l'Eglise, et nous devons craindre, selon la parole de l'Evangile, qu'elle ne nous condamne un jour ; car au lieu qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et qu'elle a cru bienheureux ceux qui approchaient de lui et qui pouvaient lui rendre quelque service, les Chrétiens, au contraire, ayant Dieu même pour maître, la sagesse de Jésus-Christ pour règle, et le ciel pour récompense, préfèrent souvent, les hommes à Dieu, la sagesse du monde à celle de Jésus-Christ, et la possession de la terre à celle du ciel.

FIGURE 115. *Chute de Salomon.* 3. Rois 11.

(Environ l'an du monde 3013, avant J.-C. 991, Salomon ayant déjà plus de 50 ans.)

Après que Salomon eut fait des choses si admirables dans le commencement de sa vie, il termina tant de belles actions par une fin honteuse, qui fait voir, par un exemple encore plus sensible que ne l'est celui de David son père, que l'homme ne doit jamais s'appuyer sur lui-même, et que plus il est élevé, plus il doit craindre sa propre faiblesse : car les femmes corrompirent ensuite un cœur qui avait été durant tant d'années le temple de Dieu. De l'amour de la sagesse il passa à l'amour des femmes, et de l'amour des femmes à l'idolâtrie. Il eut jusqu'à sept cents femmes, qui portaient toutes le nom de reines, outre trois cents concubines, quoique la loi de Dieu, qui permettait alors la pluralité des femmes défendit de les multiplier en si grand nombre, et surtout de s'allier avec des femmes étrangères. Après avoir bâti un temple au vrai Dieu, il en bâtit aux idoles ; et la complaisance qu'il eut pour ces femmes qu'il avait prises de l'Egypte, et du pays des Ammonites et des Moabites, le porta à bâtir des temples à la déesse des Sydoniens, à l'idole des Ammonites, et à faire d'autres abominations semblables. Ce crime si énorme irrita Dieu étrangement contre Salomon. Il lui apparut, non plus comme il avait déjà fait deux différentes fois, pour approuver sa conduite, ou pour lui promettre de grands biens, mais pour lui témoigner sa juste indignation de ce qu'il avait si mal gardé son alliance et si honteusement violé sa loi. Il lui prédit qu'il allait diviser son royaume, et qu'il le donnerait à son serviteur ; que néanmoins, en considération de David son père, il n'exécuterait cet arrêt qu'après sa mort, et qu'il conserverait une tribu à son fils. Salomon ayant reconnu que

ce serviteur qui devait être héritier de son royaume, serait Jéroboam, qu'il avait élevé tout jeune, et à qui le prophète Abias venait de promettre le royaume sur dix tribus, en coupant devant lui sa robe en douze parties, dont il lui en donna dix, fit ce qu'il put pour le perdre, et le contraignit de se retirer en Egypte. Salomon régna paisiblement durant quarante ans, et il mourut âgé de près de soixante ans, et fut enseveli dans la cité de David son père. Si sa chute lui a été funeste, elle est très-utile pour ceux qui la considèrent avec les yeux de la foi. Il est étrange qu'ayant été si favorisé de Dieu, on ne sache pas encore si sa conduite mérite plus d'être déplorée que d'être louée ; car son péché est très-certain, selon l'écriture même, aussi bien que celui de David : mais il y a cette différence entre eux, que la pénitence de David est aussi très-certaine, au lieu que celle de Salomon est très-incertaine, quoique plusieurs aient regardé le livre de l'Ecclésiaste comme le livre de sa pénitence. Cet exemple doit nous inspirer un effroyable mépris de toutes les grandeurs du monde, quand on les aurait reçues de Dieu même : et l'on voit quel tableau Salomon en fait lui-même dans le livre que je viens de citer. Ainsi il n'y a personne qui ne doive préférer le fumier de Job au trône de Salomon, puisque dans l'un on voit le modèle d'une parfaite patience ; qui couronne tous les saints, et qu'on voit dans l'autre la chute d'un homme qui n'a pu se défendre contre ce ver de l'orgueil inséparable des grandes richesses, et contre le venin de la prospérité, par la plus haute sagesse qui fût jamais.

FIGURE 116. *Conseillers de Jéroboam.* 3. Rois 12.

(L'an du monde 3029, avant J.-C. 975.)

Lorsque Salomon fut mort, et que son fils Roboam se fut assis sur son trône, ses sujets et Jéroboam à leur tête vinrent le trouver pour le supplier très-humblement de les décharger d'une partie des impôts excessifs que Salomon son père levait sur eux. Ce prince demanda trois jours pour en délibérer, et consulta d'abord les vieillards dont son père suivait les avis, qui lui conseillèrent tous de traiter doucement le peuple, et de lui rendre une réponse favorable, afin de gagner les esprits dans le commencement de son règne, pour en être ensuite plus parfaitement le maître. Mais ce jeune prince quittant le conseil des vieillards, alla consulter les jeunes gens avec lesquels il avait été nourri, qui lui conseillèrent de répondre durement à ces députés, et de les menacer de les traiter à l'avenir encore plus sévèrement que son père n'avait fait. L'écriture remarque que ce fut par une